

• **Septembre 2021 • Numéro 187** •

Fin de pandémie ? Vive le cirque présidentiel !

Edito : Fin de pandémie ? Le cirque électoral présidentiel peut commencer.

*Par Jean-Luc Gonneau. Illustration de Jancry*

*Difficile de parler ou d’écrire au moment où on le fait, tant les évolutions sont rapides et incertaines. Il semble à ce jour que la menace pandémique soit en reflux, même si tout risque d’une nouvelle vague n’est pas écarté. A ce jour, le pouvoir peut se targuer de la réussite de sa campagne de vaccination, pourtant aussi calamiteusement commencée que sa «gestion» de la crise sanitaire, qui a mis en évidence les carences de notre système de santé publique, étouffé par une bureaucratie envahissante (l’incurie des Agences Régionales de Santé, idée géniale du «socialiste» Claude Evin pour recaser des copains, et lui-même, en est la meilleure illustration) et la lente asphyxie de l’hôpital public organisée de longue date par la droite (on y vit aux manettes du temps de Sarkozy le duo Bachelot-Castex) mais poursuivie par la «gauche» au sens hollandais du terme, c’est-à-dire ayant perdu tout sens, et accentué, «quoi qu’il en coûte» (pour les malades) par l’actuelle présidence, qui continue vaillamment de programmer des fermetures de lits, car le secteur privé piaffe d’impatience pour se gaver. Fin d’une phrase proustienne, merci d’avoir tenu le coup.*

*Pour les «big pharma», le gavage est déjà fait, mais une petite resucée, pensent-ils ne serait pas de trop. On guette goulûment tout nouveau variant, prémisse de nouveau vaccin et d’un nouveau jackpot. Le tiers-monde peut crever (et les variants s’y multiplier), les Macron, Johnson, Biden et autres ne bougent pas un cil : un brevet est un brevet, le profit est le profit (et la santé publique ? le partage des connaissances ? Circulez, y a rien à voir).*



*Le covid en perte de vitesse, il faut du neuf viandu. L’approche de l’élection présidentielle tombe à pic. Le cirque promet d’être animé. Un nouveau clown, sinistre, s’est invité en fanfare, attribut traditionnel d’un clown en promouvant, pan pan, le rétablissement de la peine de mort, l’interdiction des prénoms étrangers (ça va en faire, des centaines de milliers de Sandra, Kevin, Dylan, Barbara, Killian, Diana… sommés de se reprénommer. Sans compter les Eric, prénom suédois) sans aller toutefois jusqu’aux patronymes, car il est vrai qu’un nom commençant par Z, ça ne fait pas franchement de souche pour un pétainiste assumé. Et si un catalan ancien premier ministre revient de Barcelone après une  « démontada» magistrale pour essayer de vendre ses talents, si tant est qu’il y en ait en magasin, à l’actuel président, un ancien ministre devient fan de Barcelone en proposant une «remontada» au pays. Génial, le communicant qui lui a trouvé ça. Séguéla peut mourir, son successeur est né.*

*Tout cela ne sont encore que simples escarmouches. Viendront les trapézistes de haut vol. Mais nous qui sommes attachés à la gauche de gauche (ne pas confondre avec extrême gauche), nous demeurons inquiets, ou médusés, selon les tempéraments. De cette inquiétude, nous reparlerons. Et comme écrivent nos feuilletonistes de cet été : (à suivre)*

**Au sommaire de ce numéro**

**Le complotisme et l’anticomplotisme.** En 2017, on parlait certes de complotisme (on en a toujours parlé, en fait), mais bien moins qu’aujourd’hui. **Frédéric Lordon** avait alors publié dans le Monde diplomatique un texte remarquable sur ce sujet. Un texte plus que jamais d’actualité, qui remet à leur place ceux qui crient au complot comme on crie au loup tout en complotant aussi, et que nous reprenons ici.

Ce que la chute de Kaboul nous dit du monde à venir. Dans son précédent article, Michel Rogalski, Directeur de la revue Recherches Internationales, nous donnait les raisons de ce dénouement à ses yeux inéluctable. La chute a depuis eu lieu, dont les perspectives dépassent de loin le seul Afghanistan.

Lettre à Dieu Au Cactus, nous aimons la littérature et la musique, et nous n’avona pas résisté au plaisir de vous faire partager ce texte tout en sensibilité et en humour de la grande fadiste, et poète à ses heures, Misia, qui nous est parvenu via sa page facebook. *Traduction de João Silverinho*.

Chroniques du temps de Manu 1er Une nouvelle chronique de Julie d’Aiglemont, « Chronique du dimanche le cinquième du mois de septembre de l’an de très très grande disgrâce vingt et un. Où il est question de jonglages, de tartarinades et d’une fort sotte lubie». La virée présidentielle à Marseille, point principal abordé dans cette chronique, vaut à elle seule le détour.

**Quelle nation française pour 2022 ?** Nous percevons bien, les échéances présidentielles se rappochant, que les débats, parfois nauséabonds (n’est-ce pas, M Zemmour ?) autour des notions de nation et d’identité peuvent y être, pour le pire plus que pour le meilleur. Dans ces cas-là, faire appel à la sagesse universitaire peut permettre d’objectiver le débat. C’est ce que fait, dans un texte paru sur le sitetheconversation.com, **Sébastien Ledoux**, historien à l’Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne.

Peuple fiction (2/3). Notre ami Vincent Glenn, cinéaste et agitateur culturel engagé, s’est mis en tête, dans son blog Mediapart, d’écrire au peuple le fruit de ses réflexions et nous a proposé de les diffuser. On ne refuse rien aux amis, surtout s’ils sont aussi amis du vin, et en plus, ces textes (il y en a trois, on publie le deuxième et le dernier suivra) sont pétris d’une générosité qui n’exclut pas l’ironie. A déguster comme un bon blanc !

**Le Meilleur des iMondes** Troisième épisode du feuilleton de **Jacques-Robert Simon,** notre scientifique de service, où son «héros» frappadingue Donald Bokanovski va rencontrer un as de la recherche sur les virus. Toujours aussi déjanté !

Les trouvailles d’Agnès Bihl Agnès est notre chanteuse préférée, talentueuse et dynamique chanteuse et parolière, espiègle et engagée. Elle propose sur sa page facebook, entre autres choses, un florilège de traits d’humour glanés sur le net. On vous en offre ici encore trois bien bonnes.

Pensées en Passant. José Barros est d’un naturel curieux et observe notre époque en épinglant les failles entre apparences et réalités dans de courts billets. En voici deux, traduits du portugais par *João Silveirinho*

Bonus : 3 dessins ou photomontages glanées dans le délicieux Journal People Benoist Magnat

**Le complotisme et l’anticomplotisme**

*Par* ***Frédéric Lordon***

L’image est familière : en haut, des gens responsables se soucient du rationnel, du possible, du raisonnable, tandis que ceux d’en bas, constamment ingrats, imputent à leurs dirigeants une série de malveillances. Mais l’obsession du complot ne relève-t-elle pas plutôt des strates les plus élevées de la société ? Les journalistes reprenant les idées du pouvoir privilégient eux aussi cette hantise.

Après «réforme», «moderne» et «logiciel» («en changer»), «complotisme» est en train de devenir le nouvel indice du crétin, le marqueur qui situe immanquablement son homme. Un ordre social de plus en plus révoltant à un nombre croissant de personnes réduit nécessairement ses conservateurs aux procédés les plus grossiers pour tenter d’endiguer une contestation dont le flot ne cesse de monter. Au demeurant, on sait que cet ordre entre en crise profonde quand, vide d’arguments, il ne trouve plus à opposer que des disqualifications. Comme un premier mouvement de panique, «antisémitisme» a été l’une des plus tôt jetées à la tête de toute critique du capitalisme ou des médias ([1](https://www.monde-diplomatique.fr/2017/10/LORDON/57960#nb1)). Mais, même pour l’effet de souffle, on ne sort pas d’emblée la bombe atomique s’il s’agit simplement d’éteindre un départ de feu. C’est que par définition on ne peut pas se livrer à un usage ordinaire et à répétition de la munition maximale, sauf à lui faire perdre rapidement toute efficacité. Ses usages tendanciellement grotesques soulignant son ignominie de principe, le procédé a fatalement entraîné l’autodisqualification de la disqualification.

Supposé moins couvrir ses propres utilisateurs de honte et mieux calibré pour l’arrosage extensif, susceptible par là d’être rapatrié dans le domaine du commentaire ordinaire, le «complotisme» est ainsi devenu le nouveau lieu de la bêtise journalistique - et de ses dépendances, philosophe dérisoire ou sociologue de service. Signe des temps, il faut moins invoquer la mauvaise foi que l’effondrement intellectuel de toute une profession pour comprendre ses impossibilités de comprendre, et notamment de comprendre deux choses pourtant assez simples. D’abord que la seule ligne en matière de complots consiste à se garder des deux écueils symétriques qui consistent l’un à en voir partout, l’autre à n’en voir nulle part - comme si jamais l’histoire n’avait connu d’entreprises concertées et dissimulées… Ensuite que le complotisme, tendance évidemment avérée à saisir tous les faits de pouvoir comme des conspirations, demanderait surtout à être lu comme la dérive pathologique d’un mouvement pour en finir avec la dépossession, d’un effort d’individus ordinaires pour se réapproprier la pensée de leur situation, la pensée du monde où ils vivent, confisquée par des gouvernants séparés entourés de leurs experts — bref, un effort, ici dévoyé, mais un effort quand même, pour sortir de la passivité. *«Vouloir tout traiter en cachette des citoyens, et vouloir qu’à partir de là ils ne portent pas de jugements faux et n’interprètent pas tout de travers,* écrivait il y a déjà longtemps Spinoza, *c’est le comble de la stupidité* ([2](https://www.monde-diplomatique.fr/2017/10/LORDON/57960#nb2)). *»*

Mais il y a deux faces au débat, et s’il y a lieu de comprendre le mécanisme qui fait voir des complots partout, il y a lieu symétriquement de comprendre celui qui fait voir du complotisme partout. Or ni l’existence, réelle, de délires conspirationnistes ni l’intention disqualificatrice, quoique massive, ne rendent entièrement compte de l’obsession non pas pour les complots, mais pour les complotistes, un complotisme anticomplotiste, si l’on veut… Si cette nouvelle idée fixe trouve si bien à prospérer, c’est aussi parce qu’elle trouve une profonde ressource dans des formes de pensée spontanées à l’œuvre dans un milieu : le milieu des dominants, dont les journalistes, qui aux étages inférieurs en occupent les chambres de bonne, sont à leur tour imbibés comme par un fatal dégât des eaux.

La paranoïa des puissants

Disqualifier pour mieux dominer. C’est que, par construction, être un dominant, c’est participer à des jeux de pouvoir, être immergé dans leurs luttes, en vivre toutes les tensions, et notamment l’impérieuse obligation de la vigilance, c’est-à-dire l’anticipation des menées adverses, l’élaboration de ses propres stratégies et contre-stratégies pour conserver ou bien développer ses positions de pouvoir. En réalité, dans ses strates les plus hautes, la division fonctionnelle du travail est inévitablement doublée par une division du pouvoir… la seconde ayant pour propriété de vampiriser la première : les hommes de pouvoir, dans l’entreprise comme dans n’importe quelle institution, s’activent en fait bien moins à servir la fonction où les a placés la division du travail qu’à protéger les positions dont ils ont été par là dotés dans la division du pouvoir. Or la logique sociale du pouvoir est si forte qu’accéder à une position conduit dans l’instant à envisager surtout le moyen de s’y faire reconduire, ou bien de se hausser jusqu’à la suivante. On rêverait de pouvoir observer les journées d’un patron de chaîne, d’un directeur de journal, d’un cadre dirigeant, d’un haut fonctionnaire, d’un magistrat ou d’un mandarin universitaire louchant vers le ministère, pour y chronométrer, par une sorte de taylorisme retourné à l’envoyeur, les parts de son temps respectivement consacrées à remplir la fonction et à maintenir la position. La pathétique vérité des organisations peut conduire jusqu’à cette extrémité, en fait fréquemment atteinte, où un dirigeant pourra préférer attenter aux intérêts généraux de l’institution dont il a la charge si c’est le moyen de défaire une opposition interne inquiétante ou d’obtenir la faveur décisive de son suzerain — et il y a dans ces divisions duales, celle du travail et celle du pouvoir, une source trop méconnue de la dysfonctionnalité essentielle des institutions.

La logique même du pouvoir, dont la conquête et la conservation sont immédiatement affaire d’entreprise décidée, voue par construction les hommes de pouvoir à occuper alternativement les deux versants du complot : tantôt comploteurs, tantôt complotistes. En réalité, le complot est leur élément même, soit qu’ils s’affairent à en élaborer pour parvenir, soit que, parvenus, ils commencent à en voir partout qui pourraient les faire sauter. On n’imagine pas à quel degré la forme complot imprègne la pensée des puissants, jusqu’à la saturer entièrement. Leur monde mental n’est qu’un gigantesque *Kriegspiel (Ndlr : jeu de guerre).* La carte du théâtre des opérations est en permanence sous leurs yeux, leurs antennes constamment déployées pour avoir connaissance du dernier mouvement, leur énergie mentale engloutie par la pensée du coup d’avance, leur temps colonisé par le constant travail des alliances à nouer ou à consolider. Bien davantage que l’égarement de quelques simples d’esprit, habiter le monde violent des dominants, monde de menaces, de coups et de parades, est le plus sûr passeport pour le complotisme. Le pire étant que, pour un homme de pouvoir, la paranoïa n’est pas une pathologie adventice : elle est un devoir bien fondé. La question constante de l’homme de pouvoir, c’est bien : «Qu’est-ce qui se trame ?»

Vivant objectivement dans un monde de complots, les hommes de pouvoir développent nécessairement des formes de pensée complotistes. La dénonciation obsessionnelle du complotisme, c’est donc pour une large part la mauvaise conscience complotiste des dominants projectivement prêtée aux dominés. Le premier mouvement de M. Julien Dray, voyant sortir les photographies d’une femme en burkini expulsée de la plage par la police municipale de Nice à l’été 2016, est de considérer qu’il s’agit d’une mise en scène destinée à produire des clichés d’expulsion. M. Jean-Christophe Cambadélis, ahuri des mésaventures new-yorkaises de son favori Dominique Strauss-Kahn en 2011, assure qu’il a *toujours pensé, non pas à la théorie du complot, mais à la théorie du piège* ([3](https://www.monde-diplomatique.fr/2017/10/LORDON/57960#nb3)) *»* — c’est en effet très différent.

Sans doute y a-t-il une forme d’injustice à ce que, de cet effet projectif, ce soient les journalistes ou les publicistes, dominés des dominants, qui portent cependant l’essentiel du poids de ridicule. Car les dominants eux-mêmes lâchent rarement le fond de leur pensée : leur sauvagerie la rend imprésentable, et puis ce sont toujours des schèmes complotistes particuliers qu’il y aurait à y lire : «celui-ci me monte une cabale», «ceux-là m’orchestrent un coup», etc. Ironiquement, ce sont donc des agents simplement satellites des plus hauts lieux de pouvoir, donc moins directement engagés dans leurs paranoïas, qui vont se charger de faire passer les schèmes complotistes particuliers au stade de la généralité, puis de les verbaliser comme tels, mais bien sûr toujours selon le mouvement d’extériorisation qui consiste à les prêter à la plèbe.

Il est fatal que la forme de pensée complotiste passe ainsi de ceux qu’elle habite en première instance à ceux qui racontent leur histoire. D’abord parce que les journalistes politiques se sont définitivement abîmés dans les «coulisses», les «arcanes» et le «dessous des cartes», manière ostentatoire de faire savoir qu’«ils en sont», mais surtout perspective qui emporte nécessairement la forme complot. Ensuite parce que la fréquentation assidue de leurs «sujets» se prête idéalement à la communication et au partage des formes élémentaires de la pensée, si bien que l’inconscient complotiste est peu ou prou devenu le leur - celui-là même d’ailleurs qu’il leur arrive de mettre directement en œuvre dans leurs propres manœuvres institutionnelles comme demi-sel du pouvoir.

Quand ils ne s’efforcent pas de passer dans le monde des caïds de plein rang. L’inénarrable Bruno Roger-Petit, qui aurait furieusement nié toute action concertée au sein de l’univers des médias pour faire aboutir la candidature Macron, n’en voit pas moins ses (non-)services officiellement récompensés. C’est donc très logiquement qu’il n’a pas cessé avant d’être nommé porte-parole de l’Élysée de dénoncer comme complotiste toute lecture de l’élection comme synarchie financière et médiatique : c’était une pure chevauchée politique.

De la croisade anticomplotiste à l’éradication de la *fake news* (fausse information), il n’y a à l’évidence qu’un pas. Au point d’ailleurs qu’il faut davantage y voir deux expressions différenciées d’une seule et même tendance générale. Mais comment situer plus précisément un «décodeur» du Monde.fr au milieu de ce paysage ? Il est encore loin de l’Élysée ou de Matignon. D’où lui viennent ses propres obsessions anticomplotistes ? Inutile ici d’envisager des hypothèses de contamination directe : il faut plutôt songer à un «effet de milieu», plus complexe et plus diffus. Pas moins puissant, peut-être même au contraire : d’autant plus qu’il ne peut pas faire l’objet d’une perception simple. Un milieu sécrète ses formes de pensée. La forme de pensée médiatique, qui imprègne l’atmosphère de toutes les pensées individuelles dans ce milieu, s’établit aujourd’hui à l’intersection de : 1) l’adhésion globale à l’ordre social du moment, 2) l’hostilité réflexe à toute critique radicale de cet ordre, 3) la réduction à une posture défensive dans un contexte de contestation croissante, la pénurie de contre-arguments sérieux ne laissant plus que la ressource de la disqualification, 4) la croisade anticomplotiste comme motif particulier de la disqualification, répandu par émulation, dans les couches basses du pouvoir médiatique, du schème éradicateur développé comme mauvaise conscience projective dans les couches hautes -un effet de «ruissellement», si l’on veut, mais celui-là d’une autre sorte. En résumé, on commence par entendre pendant des années des «BHL» et des Jean-Michel Aphatie, et puis, par lente imprégnation, on se retrouve en bout de course avec un Samuel Laurent, chef de la rubrique Les décodeurs du Monde.fr, d’autant plus pernicieux qu’on a affaire, comme on dit à Marseille, à «un innocent».

Le complotisme est décidément insuffisant à rendre compte de l’obsession pour le complotisme : on n’explique pas Les décodeurs par la simple, et supposée, prolifération des cinglés conspirationnistes. Le sentiment d’être agressé, le syndrome obsidional de la forteresse assiégée y prennent une part décisive dans un univers médiatique dont toutes les dénégations d’être les auxiliaires d’un système de domination ne font maintenant qu’accréditer davantage la chose.

Il est vrai que, manifestation canonique de l’«innocence», les journalistes vivent dans la parfaite inconscience subjective de leur fonctionnalité objective, où leur dénégation prend tous les accents de la sincérité. Le fait est là pourtant, et le schème du retournement, qui prête au peuple des tendances paranoïaques en réalité partout présentes dans l’univers des dominants, n’en prend que plus de force. Au vrai, la chose ne date pas d’aujourd’hui : couvrir projectivement le peuple révolté de monstruosité est une opération vieille comme la presse ancillaire — qu’on se souvienne des hauts faits de la presse versaillaise pendant la Commune ou de ceux de la presse bourgeoise russe relatant la prise du Palais d’hiver. La croisade médiatique contemporaine contre la *fake news* aura du mal à recouvrir que la presse elle-même est le lieu le plus autorisé de mise en circulation de *fake news* ([4](https://www.monde-diplomatique.fr/2017/10/LORDON/57960#nb4)), ceci expliquant cela ? Au milieu d’un océan : *Le Monde* rapporte sans un battement de cil ni le moindre commentaire le propos, cet été, d’un «responsable macroniste» inquiet : *«Les Français ont l’impression qu’on fait une politique de droite* ([5](https://www.monde-diplomatique.fr/2017/10/LORDON/57960#nb5)).*»* Quelques jours auparavant, le *Financial Times* rencontrait le premier ministre Édouard Philippe  ([6](https://www.monde-diplomatique.fr/2017/10/LORDON/57960#nb6)) : *«Lorsqu’on [lui] suggère que les plans de son gouvernement ne comportent que des mesures de droite, il éclate de rire : “Vous vous attendiez à quoi ?”»*

*(*[*1*](https://www.monde-diplomatique.fr/2017/10/LORDON/57960#nh1)*) Cf. typiquement Nicolas Weill, « Le journalisme au-delà du mépris », Le Monde, 2 avril 2004. (*[*2*](https://www.monde-diplomatique.fr/2017/10/LORDON/57960#nh2)*) Lire « Conspirationnisme, la paille et la poutre », La pompe à phynance, 24 août 2012, et le dossier « Vous avez dit « complot » ? », Le Monde diplomatique, juin 2015. (*[*3*](https://www.monde-diplomatique.fr/2017/10/LORDON/57960#nh3)*) « Affaire DSK : Cambadélis ne croit pas à “la théorie du complot” », n’en titre pas moins Le Monde, 28 novembre 2011. (*[*4*](https://www.monde-diplomatique.fr/2017/10/LORDON/57960#nh4)*) Lire Pierre Rimbert, « Les chauffards du bobard », Le Monde diplomatique, janvier 2017. Ainsi que, entre autres, «Le voyage en Grèce de Macron raconté par Le Monde ? Tout est faux !», blog de Yannis Youlountas, 8 septembre 2017. (*[*5*](https://www.monde-diplomatique.fr/2017/10/LORDON/57960#nh5)*) Solenn de Royer, « Après un mois de juillet difficile, Macron veut reprendre la main », Le Monde, 28 juillet 2017*. *(*[*6*](https://www.monde-diplomatique.fr/2017/10/LORDON/57960#nh6)*) « French centre-right premier says he is at ease with Macron agenda », Financial Times, Londres, 11 juillet 2017.*

Ce que la chute de Kaboul nous dit du monde à venir.

*Par* ***Michel Rogalski***

Depuis trente années le XXIème siècle peine à s’affirmer dans ses contours internationaux. Nous crûmes d’abord qu’il avait commencé en 1991 avec l’effondrement du monde soviétique, raccourcissant, comme le suggérait l’historien britannique Eric Hobsbawm, le siècle précédent. Puis devant l’incapacité des Etats-Unis à maîtriser au tournant du siècle le cours de la mondialisation à travers son fameux triptyque - ouverture internationale, démocratie, marché -, on se dit que tout commençait sérieusement avec les attentats du 11 septembre 2001 et la grande aventure de la « lutte mondiale contre le terrorisme » prônée par Bush Junior et à laquelle nous étions sommés de nous rallier. Et bien non, c’est vingt ans plus tard, cette stratégie s’écroulant, que s’esquissent les traits du siècle à venir. 1991, 2001, 2021, les séquences s’enchaînent, le siècle bégaie, peine à se mettre en place, mais fraie son chemin.

L’issue de cette guerre afghane dépasse par sa portée le territoire de ce petit pays – le cimetière des Empires - et s’apparente au grain de sable dans la chaussure. Si la consternation et parfois la concertation dans le désordre s’installent entre les principales chancelleries, c’est que beaucoup de certitudes tenues pour évidentes viennent de basculer. Les grilles de lectures acquises vacillent tant la portée de l’événement bouscule. Car ce que la chute de Kaboul nous dit du monde qui s’annonce relève de la grande lessive. Quelques premières leçons peuvent s’imposer sans trop de risques d’erreurs.

Cette guerre est emblématique des conflits asymétriques qui ont surgit à travers le monde et qui se transforment en guerre sans fin, dont les objectifs s’érodent d’autant plus en cours de route qu’ils ont été mal définis ou volontairement occultés dès le départ. L’enlisement ne peut être qu’au bout du chemin et le prix à payer à l’arrivée dépend de l’ampleur de l’engagement, du coût initié, des pertes humaines, des divisions internes et de l’humiliation médiatique. Là, l’addition est phénoménale et envoie un signal fort aux autres conflits en cours. Alliés et adversaires l’ont compris. L’Empire est rentré chez lui et hésitera à en sortir, d’autant plus qu’il a fait savoir qu’il avait beaucoup à faire, notamment face au grand rival qui monte, la Chine. « Gulliver empêtré » nous disait déjà Santley Hoffmann il y a cinquante ans dans un autre contexte. Bien sûr, il ne reste pas désarmé et sans puissance et sera attentif à tout ce qui pourrait remettre en cause son hégémonie. Ingérences, surveillances, déstabilisations, embargos, saisies d’avoirs, mesures de contraintes ne seront pas remisés et s’appuieront sur les réseaux d’influences mis en place et la formidable technologie disponible, de la cyber-attaque aux drones.

Devant la défaite cuisante l’équipe en place devra rendre compte de ses maladresses, de son manque de clairvoyance, de l’échec de ses services ou du refus de leur écoute. Il faudra trouver un bouc émissaire. Un séisme politique s’annonce qui sera plus difficile à surmonter que les péripéties de la fin de la guerre du Vietnam. L’heure du bilan a déjà commencé et il s’annonce ravageur, d’autant que les trois dernières équipes présidentielles sont concernées. Le déballage se fait devant le monde entier.

Dans une large partie de la planète on peut toujours considérer que le pouvoir est au bout du fusil selon la formule en vogue dans les années soixante et soixante-dix. Les conflits en cours vont trouver un formidable encouragement à leurs objectifs devant l’incapacité de la première puissance à façonner le monde à sa guise. Ce qui s’était esquissé au lendemain de la fin de la guerre froide, la multiplication de désordres échappant aux logiques anciennes, va retrouver une nouvelle jeunesse et encourager l’extension de zones grises laissant l’Occident spectateur impuissant face à l’anomie créée. Devant ces zones grises les instruments du monde ancien – armes nucléaires, engagements prolongés sur le terrain – seront inopérants. Il ne reste plus que modèle israélien vis-à-vis de Gaza, c’est-à-dire l’expédition punitive courte – pour éviter les retours d’opinions publiques – accompagnée pour le temps long de toutes les mesures d’asphyxie économiques, juridiques et financières que procure le statut de principale puissance encore dotée de l’hégémonie du dollar. Car la palette d’actions possibles reste loin d’être totalement affectée et on aurait tort de croire l’Empire totalement désarmé.

Le monde devra désormais vivre avec un islam radical buissonnant et conquérant dont l’ambition n’a cessé de croître depuis la chute, en 1979, d’un des pays le plus occidentalisé d’Orient, celui du Shah d’Iran. Ce retour du religieux, qui n’est pas que la marque de l’islam, fait son chemin depuis plusieurs décennies, ne peut qu’être dopé par la chute de Kaboul. L’influence intégriste s’étale déjà dans de larges parties de l’Asie et de l’Afrique et s’oppose au Sahel aux troupes occidentales désemparées, devant les faibles succès rencontrés, sur la stratégie à adopter. La responsabilité de l’Occident dans ces remontées est écrasante. Cette islam a été instrumentalisé pour éliminer les progressistes au Moyen-Orient, pour casser les expériences de construction nationale portées par les gauches nationalistes issues des luttes de décolonisation. Depuis le soutien américain aux Moudjahidines antisoviétiques d’Afghanistan qui essaimèrent dans maintes régions du monde, en passant par l’intervention en Irak qui entraîna la création de Daech et livra le pays à l’influence iranienne jusqu’à l’expédition en Libye dont le contrecoup déstabilisa le Sahel, l’Occident a créé l’objet de ses turpitudes. Et il ne peut, sans gloire, que proposer d’abandonner ces populations à la férule de régimes moyenâgeux qui devront seulement s’engager à ne pas laisser se développer de préparatifs hostiles à partir de leur territoire.

On est bien loin des projets devant refaçonner le Grand Moyen-Orient en démocratie. Ce n’est plus à l’agenda. La perspective est celle du retrait qui découle de la fin de la croyance qu’il était possible, par les armes ou les expéditions guerrières d’imposer la démocratie, les droits de l’homme ou le «nation building . Les Etats-Unis ne nourrissent plus une telle ambition, qui n’a souvent été agitée que comme prétexte, tout à leur grande préoccupation de conserver leur première place face à un rival montant. Il y a un basculement des priorités que les alliés doivent comprendre et dont ils doivent aussi savoir que s’il leur venait l’envie de s’engager dans ce type d’aventure, ce serait sans appui.

Dans le domaine des idées, cette défaite nous fait faire retour aux propos de Samuel Huntington. Peu d’auteurs auront fait l’objet d’aussi nombreux commentaires, pour être décrié ou salué, que celui qui annonçait en 1993, dans un article de la revue américaine *Foreign Affairs* que nous étions désormais entrés dans l’ère du « choc des civilisations ». On mesure aujourd’hui combien il a mal été interprété et incompris. Connaissant le sort du messager qui apporte la mauvaise nouvelle, il a été fusillé. Et il a été trouvé plus confortable de se mettre la tête dans le sable plutôt que de l’entendre. Que nous dit il ? Que le temps des grands conflits idéologiques susceptibles de dégénérer en guerres était terminé. Qu’ils feraient place à une nouvelle forme de conflictualité adossée à des civilisations fortement marquées par des religions, et que dans le contexte d’un Occident déclinant, il était vain d’aller guerroyer dans ces terres étrangères car l’échec serait prévisible. Après s’être opposé à la guerre du Vietnam, il condamnera les interventions en Afghanistan et en Irak et prendra soin de se démarquer de la ligne bushienne des neocons de la « guerre globale au terrorisme » dont on a essayé de lui attribuer la paternité. Le temps est venu de le lire comme prédicteur et non comme prescripteur et de comprendre que ces guerres sans fin à l’autre bout du monde sont vaines.

Enfin, on feint de découvrir que ces conflits prolongés présentent partout la même conséquence. Ils précipitent les populations civiles dans la recherche d’un exil et poussent à la montée des flux migratoires. Les pays d’accueil sollicités étant rarement les pays responsables. Très tôt mobilisé, le président Macron nous met en garde. Les possibilités d’accueil sont limitées et devant la multiplication de ces zones grises à venir, il est impossible de ne pas réguler les flux migratoires. Chacun a compris que dans ce domaine le discours avait changé et que Kaboul marquera un tournant. Bref, il ne nous dit pas autre chose que les flux migratoires sont à la fois inévitables et impossibles et qu’ils interpellent les traditions d’internationalisme : aider à fuir ou aider à s’organiser et à résister lorsque un partage de valeurs est possible car tout ce qui bouge aux confins de la planète n’est pas forcément rouge. On n’a pas fini de digérer les leçons de la chute de Kaboul.

*Paru dans http://www.recherches-internationales.fr*

Les trouvailles d’Agnès Bihl

*Glanées sur le net par* ***Agnès Bihl***



Lettre à Dieu

*Par Misia. Traduit du portugais par João Silveirinho*

Cher Dieu,

Je ne sais pas si tu te souviens de moi et d’un épisode qui s’est passé il y a très longtemps au Collège Liverpool à Porto. A treize ans, après avoir lu Pourquoi je ne suis pas chrétien (tu sais qui est l’auteur) (1), et de la façon frontale que je conserve jusqu’à aujourd’hui je fus tout droit frapper à la porte du bureau de la Mère Directrice pour l’informer personnellement qu’à ce jour je ne croyais plus en toi. Ensuite, je me débarrassai de ma collection d’images pieuses que j’aimais tant, avec leurs nuages transpercés par des faisceaux de lumière céleste.

Interne depuis mes six ans, je demeurai plus seule partir de ce jour-là. Une solitude cosmique, sans aucune lumière au fond du couloir. Je me visualisais comme une astronaute accrochée au cordon de la capsule spatiale, avec le noir infini de l’espace comme éternel édredon. Trois ans plus tard, je lus Le mythe de Sisyphe et c’est alors que tout fut gâché entre nous. Je perçois aujourd’hui que la fonction de l’idée de Toi aurait pu être une consolation pour le vide affectif de ces années et des suivantes. Mais à cette époque je n’étais pas encore en possession de la sagesse nécessaire pour accepter que la vérité n’est pas ce qui est le plus intéressant, et que l’idée de Toi n’a pas une valeur intangible.

Je ne savais pas que ta mort peut être un énorme vide, surtout pour une agnostique comme moi. Je suis aujourd’hui une agnostique non pratiquante. Je paie des vœux, dans l’île japonaise d’Enoshima, à BentenSan – jalouse déesse des geishas, des artistes et des joueurs – et emporte toujours avec moi un minuscule Saint Antoine (version homéopathique) qui fait tout ce que lui demande : uniquement des miracles minuscules et toujours possibles.

De fait, je ne me remis jamais du deuil de Toi. C’est pourquoi la voix de cette lettre est encore celle de cette élève qui ne voulut pas mentir pas omission. C’est pourquoi elle est une lettre intime, seulement entre toi et moi, un petit texte sans grandeur ou ombre littéraire, sans prétentions déontologiques. Rien de Heidegger, Lévinas, Nietzsche ou Coleridege

Cher Dieu, j’ai tant de questions à te poser ! Certaines depuis mes treize ans, d’autres depuis hier. Est-il vrai qu’après avoir créé le monde, tu es parti vite fait sans ainsi voir que tu avais fait ? Tu n’as jamais vu les tsunamis qui nous avalent, les feux qui nous saisissent, les vents qui nous fracassent contre des choses dures et les rayons qui nous fendent ? Ni les enfants en phase terminale dans les hôpitaux, qui meurent lentement, les yeux fébriles comme des lacs scintillants ? Pourquoi as-tu eu tant d’imagination pour les cellules malades et les virus mutants ? Tu ne sais rien du manque du manque de compassion de l’humanité, de la torture, des abus, de la cruauté entre nous ? De notre souffrance physique et morale ? «Heavy furniture», cher Dieu

Mes questions te paraissent peut-être impertinemment ingénues, mais - telle Lilith - je suis restée pour toujours cristallisée dans ce stade intangiblement primaire que me provoqua et me provoque le type de lieu dans lequel tu nous a mis. Tu diras que je ne parle de que grandes catastrophes et de la barbarie la plus extrême. Que les fleurs sont belles, que les joaquinhas da horta (2) ont un design sixties, que les petits oiseaux chantent et que les enfants sourient sans raison. Oui, ce sont d’excellents arguments auxquels je suis sensible, mais ils ne suffisent pas à calmer mille doutes (certains assez quotidiens), accumulés depuis le Collège Liverpool.

Tu es capable de regarder un documentaire du National Geographic sans te boucher les yeux quand le bébé antilope le plus fragile, dont les pattes commencent à tressaillir intensément juste quand il va être mangé ? Et la chaussée portugaise, tu ne pouvais pas faire en sorte qu’elle demeure «siii bêêêlle» mais moins létale de façon à ne pas envoyer en traumatologie les vieux atteints d’ostéoporose ? Et dès maintenant qu’on puisse marcher avec des talons sans risquer de se casser la figure ? Tu ne trouves pas qu’enlever la deuxième partie de Bambi serait une bonne opération de marketing pour ton image ? S’il te plait, Dieu, dis que oui ! Tu ne pourrais pas inventer un nom plus poétique pour Ranholas (3) ? Nous avons aussi le cas de la statue de Fernando Pessoa au Chiado (4) – lui si peu sociable – dans une exposition livrée sans défense aux touristes de Badajoz. Tu trouves qu’il méritait un truc comme ça ? Et pour Ta Sainte Santé, pourrais-tu conseiller à João Braga (5) de décider une fois pour toutes dans quel ton il veut chanter ?

Excuse l’impertinence et la provocation de quelques questions mais comme tu le sais fort bien, tu m’as faite irrésistiblement imparfaite. Je pourrais continuer à t’importuner avec ma curiosité, mais à quoi bon demander ad aeternam ? Je ne sais pas si un jour, ni de quelle manière, tu me répondras… Ni si je souhaite encore tes réponses. C’était en fait plus facile jusqu’à mes treize ans quand tu étais à l’intérieur de moi et que je n’avais pas besoin de t’écrire.

Lente génuflexion

Mísia   
  
PS : Ah, j’oubliais ! Merci pour les pingouins, chiens saucisses, petits poissons du jardin et lupins. Pour la merveilleuse Celeste Rodrigues, Yoshitomo Nara et Mahler. Merci pour les mots «cogumelo» et «borboleta» (6) (enlevez fronha (7), please). Merci pour le miracle des cerisiers en fleur et pour les petits bateaux de papier. Ten points pour Venise ! Yess ! Remerciements sincères et éternels pour mon fantastique chat Virgula !

*(1) Bertrand Russel (2) Joaquinhas da horta : beignets de haricots verts ayant la forme d’un petit poisson (3) Village de la commune de Sintra. Ranho, en portugais, signifie morve (4) Artère chic et touristique du centre de Lisbonne (5) Chanteur de fado très connu (6) Champignon et papillon en français (7) Fronha : taie d’oreiller. En argot : sale gueule.*

Chroniques du règne de Manu 1er

*Par* ***Julie d’Aiglemont****.*

*Chronique du dimanche le cinquième du mois de septembre de l’an de très très grande disgrâce vingt et un. Où il est question de jonglages, de tartarinades et d’une fort sotte lubie.*

Notre Fieffé Bonimenteur – qui n’avait jamais oublié son premier métier : il avait été banquier - promit doncques monts et merveilles aux Massaliotes, jonglant avec les écus, lesquels avaient déjà été promis auparavant, cajolant ici et grondant tout aussitôt, selon son cher principe d’enmêmetantisme. Ainsi Sa Cynique Férule somma-t-Elle son féal le baron de la Paillote de réformer au sein des troupes d’agents et de commis de la cité, dont Elle fustigea la fainéantise et le mauvais esprit qui y régnaient, faute de quoi les mannes promises ne ruisselleraient point. La Startupenéchionne prenait désormais les rênes de la cité, laquelle n’avait par le passé que trop souvent défié l’autorité royale. Il en irait de même pour une cinquantaine des escholes : avant de les rebâtir, il fallait les métamorphoser en laboratoires de l’Église du Saint-Capital. Les maitres et les maitresses devraient eux aussi se réformer car tout était de leur faute. Ils n’étaient point capables et étaient atteints de mêmes vices que les commis et les agents. Ainsi avait dit le Roy.

Au lendemain de cette folle journée, on s’embarqua pour une croisière sur la Méditerranée, cependant que la cité était la proie de monstrueux engorgements : certaines des voies et des avenues avaient été interdites d’accès, le cortège royal devant y passer. Quelques jours avant la visite historique, on fit récurer à grands frais ces artères, de même que le faubourg insalubre que Notre Glorieux Financier devait honorer de sa visite. Un adepte de Monsieur Le Nôtre y fut dépêché afin d’embellir des lieux promis par la suite à la destruction. Les autres faubourgs populeux étaient restés aussi malpropres qu’ils l’étaient d’ordinaire.

Un des nombreux maux qui rongeaient la cité était le commerce illicite de haschisch. Devant les argousins de la cité, lesquels faisaient régulièrement des incursions afin de donner l’illusion de vouloir en finir avec les bandes qui vivaient de ce négoce, Sa Martiale Suffisance entonna la vieille antienne si chère à son favori le duc du Dard-Malin : sans demande pour le haschisch, il n’y eût point de trafique et de mauvaises pratiques. La chose était limpide.

*«Il faut que tout le monde comprenne dans notre pays que les consommateurs de drogue sont des complices de fait des trafiquants»* asséna Notre Poudreux Freluquet. Quelques jours auparavant, une petite bande de ces boutiquiers illicites s’était fait portraiturer par un gazetier sur leur lieu de négoce. « Vous voyez comment fait le Monarc ? On lui obéit là où il passe. Eh ben, nous ici c’est pareil, c’est nous qui décidons qui entre et qui sort. On tient le péage ». Cette fanfaronnade agaça prodigieusement monseigneur le duc du Dard-Malin qui manda tout uniment qu’une troupe d’argousins se rendît sur place et mît tout le réseau hors d’état de nuire. Le duc hérita pour cette opération du doux sobriquet de Tare-Tarin, tant le bilan – dont il se félicita à cor et à cris en cuicuitant à tout va – était maigre : à peine deux livres de chanvre, et quelques grammes d’une autre substance, dont il se murmurait qu’elle était fort en usage non seulement dans les salons dorés de Lutèce,mais aussi dans les couloirs du Château et dans les Chancelleries. La maréchaussée saisit aussi une poignée d’écus, ce qui était fort loin des dizaines de milliers d’écus dont le duc avait quelques jours auparavant affirmé qu’elles étaient les émoluments quotidiens de ces épiciers.

La visite du Roy dans la cité de Phocée se termina en apothéose. Avant de reprendre son aéroplane, Sa Grandeur Intergalactique prononça un autre de ces flamboyants discours à fins d’ inaugurer un grand raout, lequel était digne en tous points qu’il l’honorât de sa parole  : «l’évènement environnemental le plus important au monde». Pendant que notre mère la Terre brûlait ou que des trombes d’eau noyaient bêtes et gens, un aréopage de savants et de hauts dignitaires se congratulait et pérorait à l’infini sur ce qu’il convenait de faire pour éviter le cataclysme, lequel aux dires de beaucoup, était déjà bien enclenché. Notre Fringant Ventilateur était flanqué de la baronne de la Pompaguili, Grande Jardinière de la Startupenéchionne, et de madame la duchesse de La Garde-Des-Sous, Grande Banquière de l’Europe. S’il se trouvait encore quelques naïfs pour imaginer que le Roy pût y faire de fracassantes annonces, ils en furent pour leurs frais. Sa Ratiocinante Velléité se contenta d’aligner des vœux pieux sans que jamais n’apparût la moindre annonce de plan pour les mettre à exécution. Pendant ce temps, dans un lointain faubourg de Lutèce, on détruisit à l’aide de monstrueux engins de modestes jardins ouvriers. On y construirait à la place une grande baignoire. Ainsi en avait décidé Notre Verbeux Olympiste.

Monseigneur le duc de la Blanche Equerre, lequel avait accompagné son Suzerain lors du voyage à Massalia, avait été fort chahuté. La cause en était que quelques jours auparavant, il avait déclaré que les familles des nécessiteux qui recevaient une modeste obole pour habiller leurs bambins et leur acheter des écritoires et des plumes, employaient cette manne afin d’assouvir leurs vices coupables. Ils s’achetaient des lucarnes magiques géantes. Ce fut le tollé. «Viens nous le dire en face, qu’on s’achète des lucarnes magiques» crièrent avec force des Riens et des Riennes sur le passage du carrosse abritant monseigneur, lequel ne démordait point de cette lubie. L’affaire était en fait fort ancienne et se répétait à l’envi dans les diverses factions du camp de la Dextre depuis des lustres. C’était ce que le gouvernement de Sa Noble Intégrité appelait une «faqueniouse» et qu’il convenait de pourfendre en tant que telle. Las ! Monseigneur de la Blanche Equerre prit le mors aux dents. Il mit en demeure un gazetier de l’accompagner dans une de ces grandes échoppes, où se pressaient ces maudits nécessiteux pour y faire leurs emplettes, afin qu’on les traquât et qu’on les prît sur le fait. Le Premier Grand Chambellan, le bon baron du Cachesex, se déclara fort marri de ce que le duc s’enferrât ainsi dans cette fadaise.

On ne savait ce que le Roy pensait de cette affaire. Ses Conseillers n’en pipèrent mot mais il se disait que Notre Délicat Freluquet avait l’esprit fort occupé à former sa nouvelle garde de Mignons, celle qui l’accompagnerait jusqu’au Tournoi. Sa Tendre Mignardise -qui se cherchait un héraut- savait pouvoir compter sur nombre de ses Favoris, même si le meilleur d’entre eux, le petit duc de Grivois, était parti pour d’autres rivages. « *Je reprends mon destin en mains* ». Tels furent les mots très habités de celui qui allait, à l’instar du Grand Vizir Manolo, officier dans les salons d’une Lucarne Magique. Ainsi en allait-il au Royaume du Grand-Cul par dessus Tête. Le Roy s’amusait. Le peuple subissait. Ce fut le moment que choisit le baron de Montaupatelin pour se déclarer prétendant au Trône. Cet ancien partisan du roy Françoué-le-Pédalo, entendait se mettre ainsi au service du pays et du peuple, lui qui avait contribué à l’ envol de Notre Navrant Jupithiers et à la chute de sa propre Faction. En guise de devise sur sa bannière, le baron osa une locution ibérique «*la remontada*» laquelle faisait explicitement référence au Waterloo de l’équipe de la balle-au-pied de Lutèce contre celle de Barcelona.

*Paru dans https://joursheureux.blog*

Quelle nation française pour 2022 ?

*Par* ***Sébastien Ledoux***

Au moment où la France entre dans une campagne présidentielle complexifiée par les enjeux de la crise sanitaire, les recours à l’idée de «refaire nation», de promouvoir les «valeurs» de la nation, sous-entendu de la République française, semblent devenus incontournables dans les discours des candidats à l’Élysée, quel que soit leur bord politique. Mais que recouvre ce terme ? Et que dit-il plus particulièrement de la nation française et de notre rapport à cette dernière ?

Au sens moderne, la nation est liée de façon quasi indissociable à l’existence d’un État comme l’illustre le terme courant d’État-nation. Ce modèle d’État-nation s’est diffusé depuis l’Europe dans le monde depuis la fin du XVIIIᵉ siècle. La nation s’est ainsi trouvée définie comme un territoire limité par des frontières et composé d’une population administrée par les mêmes lois et un même gouvernement. Dans ce cadre, la nationalité a été l’outil juridico-politique de cette nationalisation des sociétés en faisant de chaque individu vivant sur le territoire un membre appartenant soit au groupe des nationaux, soit à celui de non-nationaux avec la perspective d’obtenir sa nationalité selon certains critères, ou au contraire de se la voir retirer. Environ 15 000 personnes dont 7 000 juifs ont ainsi été dénaturalisés par l’administration de Vichy entre 1940 et 1944. La création de la Société des Nations (SDN) après la Première Guerre mondiale, puis celle de l’Organisation des Nations unies (ONU) au sortir de la Seconde Guerre mondiale en 1945 sont venues renforcer et consacrer cette définition de la nation dans des règles internationales au cours du XXe siècle.

Un groupe humain partageant la même culture

Pour autant, deux autres sens du mot nation se juxtaposent à cette première acception. D’abord un sens beaucoup plus ancien que l’on trouve dans l’Antiquité définissait la nation – étymologiquement de natio/nascor = naître – comme un groupe humain partageant la même origine par un ancêtre commun. L’Ancien Testament témoigne de ce sens initial avec la natio qui est le peuple juif élu de dieu et les nationes qui désignent les peuples païens. Chez les Romains, Cicéron l’associe à des peuples, sans aucun lien avec des États. Le sens du mot s’élargit quelque peu au Moyen-âge ou l’on peut évoquer la présence d’étudiants et de maîtres de plusieurs «nations» au sein des Universités européennes, appellation qui recouvrait en fait des regroupements par des origines géographiques et linguistiques (exemple des quatre nations anglaise, française, picarde, normande à la Faculté des arts de Paris).

Une troisième définition survient avec les révolutions américaine et française de la fin du XVIIIe siècle où la nation devient synonyme de « Peuple » dans un sens politique. La nation existe par la souveraineté détenue par le Peuple et non par un monarque. C’est le sens de l’acte novateur et irréversible des députés du tiers état qui se déclarent « assemblée nationale » le 17 juin 1789, contestant de fait au roi Louis XVI de représenter à lui seul la nation française. Ce nouveau sens rapproche alors la nation de la notion de démocratie puisqu’il est question d’un groupe humain qui représente la nation par le fait de posséder une parcelle du pouvoir politique pour gouverner une population, ou par le fait de déléguer ce pouvoir à d’autres personnes de ce même groupe humain, les élus (démocratie représentative). Cette acception démocratique de la nation a immédiatement donné lieu à des débats - et jusqu’à aujourd’hui – afin de savoir quels individus étaient légitimes pour gouverner au nom de la nation ou choisir ses élus de la nation : les plus riches uniquement (suffrage censitaire) ? Les hommes (suffrage masculin) ? Les nationaux seulement (voir les débats sur le vote des étrangers aux élections locales) ? Dans cette acception, la question est ainsi posée depuis 1789 en France : qui incarne la nation ? Les délégués du peuple qui ont été élus, et, suivant la constitution de 1958, d’abord et avant tout le président de la République, ou le peuple lui-même ?

Une évolution depuis le XIXᵉ siècle

Depuis le XIXe siècle, l’idée de nation n’a cessé d’évoluer en entremêlant ces trois sens :

- étatique, soulevant la question des frontières et la conformité d’un espace politique avec le groupe humain national (droit des peuples à former une nation, sort réservé aux minorités nationales)

- culturelle, soulevant la question de la construction d’un groupe humain homogène fondé sur des mêmes traditions culturelles et donc celle du sentiment d’appartenance nationale de ses membres

- démocratique, avec la question de la représentation politique d’un groupe humain dénommé Peuple, et de la définition de ses contours (démocratie participative, inclusion des groupes minoritaires à la communauté politique).

Loin de s’ignorer, ces trois acceptions de la nation se sont le plus souvent entremêlées. Le projet des États-nations européens a été d’affirmer des frontières (l’Alsace-Lorraine pour l’unification de l’Allemagne en 1871), de produire des cartes nationales d’identité (la première en 1921 pour la France) mais également une culture commune homogène à travers le partage par des individus d’une religion, d’une langue, mais aussi de rituels, de symboles (hymnes, drapeaux), d’allégories (Marianne en France), de contes, de mythes, de musiques, de danses, de cuisines (invention des «plats nationaux») etc.

«Plébiscite de tous les jours»

Dans sa conférence «Qu’est-ce qu’une nation ?» donnée en 1882 à la Sorbonne, Ernest Renan cherche à dissocier la conception culturelle allemande de la nation donnant une place éminente à la langue, de celle de la France qu’il voit au contraire comme éminemment politique. Dans l’héritage de la Révolution française, la nation se définit pour lui par un contrat entre citoyens manifestant leur volonté de vivre ensemble (« plébiscite de tous les jours »). Mais Renan ajoute que la nation existe également par « la possession en commun d’un riche legs de souvenirs » qui doit inculquer chez chacun un sentiment national, soit un attachement autant qu’une appartenance à cette nation. Par la transmission du passé historique, la nation revêt chez Renan aussi une dimension culturelle. Ces processus de nationalisation administrative, politique et culturelle des populations par les États, qui ont constitué une fabrique massive de «nationaux» depuis deux siècles, ont régulièrement engendré du nationalisme.

Absolutiser la nation comme objet totem supérieur

Il existe en effet dans le fait national une tentation du pouvoir, comme des individus, celle d’absolutiser la nation comme objet totem supérieur dont on est soi-même membre élu, et d’identifier d’autres groupes, internes ou externes au territoire, comme fondamentalement allogènes et inférieurs, menaçant la perpétuation du «nous-national». Charles Maurras aura été en France l’un des chantres de ce nationalisme dans la première moitié du XXe siècle en développant une théorie sur des groupes qu’il considérait comme des étrangers internes inassimilables et dangereux pour la nation française (protestants, juifs, franc-maçons, «métèques»).

La nation connaît des usages politiques variés qui vont donner priorité à tel ou tel sens selon les périodes. Lourdement discréditée par les deux guerres mondiales, marginalisée par le projet européen, rejeté par le mouvement de Mai 68 et les mouvements régionalistes, l a question nationale refait son apparition dans les années 1980 au gré du déclin du projet internationaliste communiste et d’une accélération de la mondialisation économique.

Mais de quelle nation s’agit-il alors ? Très éloignée du contrat politique pensé par Renan, la question de la nation revient par son acception culturelle, captée par l’extrême droite qui fait irruption dans les élections avec le parti du Front national sur le thème de l’immigration brandie comme une menace pour la nation française.

Un enjeu électoral

Comme l’a montré l’économiste Thomas Piketty, les élections se jouent désormais dans les classes populaires sur la défense des identités culturelles – non plus seulement sur la défense des acquis sociaux – qui ont comme référent la nation, face à ce qui viendrait la/les menacer : immigrés, musulmans, Europe, mondialisation. La nation devient enjeu électoral.

Lors de la campagne présidentielle de 2007, la défense de l’identité nationale structure de façon très efficace le discours du candidat Sarkozy autour de la fierté de l’histoire nationale et de la condamnation de la «repentance» (nom péjoratif donné aux politiques de reconnaissance de crimes français menées en particulier par Jacques Chirac depuis 1995 avec le discours du Vel’ d’Hiv’) présentée comme une haine de la France. Elle est reprise par François Fillon dans son projet de «redressement national» pour la campagne des élections présidentielles de 2017, ou très récemment par le candidat Xavier Bertrand pour celle de 2022 qui dénonce la « déconstruction » de l’histoire opérée par le président de la République Emmanuel Macron.

La mise en récit du passé national sous une forme binaire simpliste (glorification versus repentance) est devenue l’une des formes incontournables du discours politique à visée électorale. Dans la même acception culturelle, la nation est définie par l’éditorialiste Éric Zemmour comme une civilisation aux racines chrétiennes que la présence de musulmans sur le sol français viendrait aujourd’hui menacer. Cette interprétation de la nation constitue l’une des bases de son engagement, pour l’instant non déclaré, dans la campagne présidentielle de 2022.

Dépasser le seul cadre de la droite ?

La nation ne serait-elle que de droite ? Rien de plus faux historiquement qui a vu la gauche élaborer une pensée sur la nation depuis la Révolution française, puis avec notamment Jean Jaurès qui s’est efforcé d’articuler nation et internationalisme. Il y a bien aujourd’hui un travail de réflexion sur la participation citoyenne par le mouvement écologiste ou à travers les propositions d’une VIe République, mais la nation n’est que très rarement avancée dans ces propositions issues de la gauche.

Ce qui prime reste le plus souvent le dépassement de la nation, soit dans le projet européen chez les socialistes, soit plus à gauche dans une internationale des solidarités ou dans le souci environnemental des résistances locales. La gauche a peine à répondre aux défis du monde contemporain des sociétés plurielles qui revendiquent des identités et des passés différenciés. Comme si la droite avait préempté la nation pensée exclusivement vers la défense des frontières culturelles d’un « nous-national » menacé et à laquelle des opinions attachées à un patrimoine culturel et à la peur du déclassement sont sensibles. La campagne présidentielle de 2022 prolongera-t-elle cette tendance lourde depuis 40 ans d’une droitisation du fait national, ou verra-t-elle le retour d’une pensée de gauche sur la nation dans une acception démocratique renouvelée par une attention sociale et écologique ?

*Paru dans https://theconversation.com*

Les trouvailles d’Agnès Bihl

*Glanées sur le net par* ***Agnès Bihl***



Peuple fiction (1/3)

*Par* ***Vincent Glenn***

Mon cher peuple épris de justice,

Je t’ai souvent vu parader, parfois avec l’énergie phosphorique de la jeunesse, croire subrepticement en ta puissance en marchant de Bastille à Nation, et conduire ensuite à rentrer chacun chez soi, repartir au travail-vacance-conso-dodo... Parfois tu as eu l’audace de rester plus longuement Place de la République, debout, la nuit, et la partie restée enfant en nous-mêmes s’est dit : « ça progresse, les gens délibèrent en assemblées populaires, ils ne rentrent pas chez eux, la démocratie se rallume comme une nuée de lucioles... » Et puis à un moment, on se souvient que la démocratie c’est aussi le parlement, les préfectures, les prisons, les écoles, les gares, les musées, les centrales, les hôpitaux. Et puis des gilets jaunes arrivent dans la bataille, pour le coup, ils ressemblent diablement au peuple, tel qu’on se le représente dans les périodes révolutionnaires, celui qu’on a vu sur des gravures, celui de 1789 ou de Paris en 1871 ou des manifestants de 1936. Certains avancent : « ça y est, l’oligarchie commence à avoir peur... Ahaha... Ils ont même failli exfiltrer le souverain de l’Elysée… »  Pardon encore, cher peuple de France, mais à Davos ou derrière les miradors des villas surprotégées des milliardaires, là aussi on rigole, ou plutôt on se frotte les mains … une fausse manifestation de puissance de plus... tandis que celle des géants, la force marchande, surveillante, privatisante, continue son chemin avec l’assurance impitoyable d’un rouleau compresseur.

Tu le sais pourtant cher peuple, la puissance politique, vient toujours d’un agrégat de personnes organisées. Or, aujourd’hui, ce n’est qu’une toute petite partie de toi-même qui est vraiment organisée... ce tout petit morceau de toi-même qui dirige les banques, les relie aux industries géantes et aux médias de masse. Cette frange qui peut compter sur nombre de contre-maîtres et contre-maitresses à leur service, on ne mord pas la main qui vous nourrit, surtout quand on est payé pour effectuer la sécurité. Le drame, cher peuple, c’est que presque toutes tes autres parties sont diverties, déprimées, perdues, ou les 3 à la fois.

Pardonne cet aparté s’adressant à la partie basse de ton corps : oui, toi, peuple qui vit un certain nombre d’étages plus bas que les décideurs, écoute-moi bien sur ce point : toi qui as confié tes données personnelles aux célèbres GAFAM, toi qui es connecté à la téléphonie satellite par la même poignée de milliardaires qui détient l’essentiel des grands médias ; toi qui régulièrement t’exclames «sapristi, zut, merde, c’est dégueulasse», toi qui t’irrites et dénonces le pouvoir de l’oligarchie. Mais cher peuple, c’est toi qui donne ton argent à Bouygues, à Amazon, à Bernard Arnault, à François Pinault. Ils n’ont pas besoin de te le voler, tu leur donnes. De là, est-il si juste d’incriminer tes élites, toi qui demandes des suivistes cravatés tenant des discours d’ordre, lorsque les élites te suivent et devancent tes attentes de télésurveillance ? Est-il pertinent, après avoir répété le mot sécurité plus de fois qu’un croyant implore le seigneur, de s’étonner quand ils imposent un passanitaire pour aller au bar et menacent les récalcitrants de sanctions financières exemplaires, quand ils imposent la vaccination aux soignants... Que demande le peuple ? Du pain, de plus en plus de jeux et... de l’ordre. Que ce soit cet ordre marchand si «ludique» ne semble pas te déranger outre mesure. Je n’ai d’ailleurs moi-même rien contre les jeux, ô mon peuple de France... Je te suggère juste qu’il y a des petits jeux auxquels tu te prêtes et qui précisément renforcent ceux que tu identifies comme à la source des grands problèmes de l’humanité, de ton pays et de toi-même. Oui, tu as bien lu mon vieux peuple, je pointe ta schizophrénie comme ta superficialité. Je désigne à la vindicte ta passion des objets de consommation pas chers, ton ivresse des soldes. Je sais bien que les contradictions constituent le lot de l’humanité entière. Mais je constate aussi qu’à un certain stade, elles tuent, elles dévitalisent. Des scientifiques nous alertent depuis des années sur le risque de tous crever comme des écrevisses dans une bouilloire à une échéance de plus en plus proche ? Des films, des rapports de l’ONU nous montrent des déplacements de population monstres dans le monde pour cause de guerre, de misère, d’inondation ? Bougez-pas, on vous repasse un ptit couloir publicitaire pour vous faire acheter des bagnoles. Ça va mieux ? Ou cela devient au contraire irrespirable derrière des nuages de fumées opaques et toxiques tels qu’on ne discerne plus rien ? S’il te plait, ne me soupçonne pas de vouloir te culpabiliser cher peuple, surtout pas ; il me semble plus indiqué de t’inviter à lever le nez de cette drogue dure qu’est l’alliage enténébrant de faux journalisme et de consumérisme de masse. Tu sembles groggy comme un boxeur dans les cordes, on le serait à moins vu les tonnes de coups de poing que l’on déguste non plus pendant le diner au 20heures mais toute la journée sur internet.

Bien sûr, je te vois froncer les sourcils, il est vrai qu’il y a, parfois, de belles et grandes flammes insurrectionnelles. N’y a-t-il pas même, chaque jour, de grandes conquêtes de liberté de la meilleure espèce. Oui, absolument, fabuleusement. Il y a bien eu hier encore une assemblée constituante au Chili présidée par une indienne Mapuche, il y a bien toutes sortes de victoires portées par les minorités opprimées d’hier. Oui, cher peuple, je te le reconnais plus que volontiers, parfois, tu prends les couleurs formidablement vives de la libération. Tu débordes. Tu sors de la servitude volontaire. Tu danses avec tous les feux des jeunes et des vieux. Et ce n’est pas triste. Un certain Bertolt Brecht a écrit : «on parle toujours de la violence d’un fleuve mais on ne parle jamais de la violence des rives qui l’enserrent.»

Je compte parmi ceux, cher peuple, qui pensent que la vraie violence, la plus indéfendable aujourd’hui, est celle qui n’a pas commandé aux forces de l’ordre de protéger les manifestants mais les a au contraire incité ou dédouané de les mutiler, de les humilier, de les mater. C’est la même violence que celle qui continue *en même temps* d’entretenir le commerce de la guerre et de focaliser nos attentions sur le terrorisme et l’immigration. La même qui dénonce le péril islamiste tout en armant les pétromonarchies. C’est la violence de l’hypocrisie et de la fausseté. La violence de la répression exercée là où il faudrait soigner, éduquer, apaiser.

Te souviens-tu, mon peuple de France, lorsqu’ en 2001, pendant le G8, à Gênes, que le choix stratégique de l’intimidation a cassé les espoirs d’une internationale pacifique qui remettait en cause l’ordinaire du capitalisme ? Te souviens-tu qu’à ce moment, un mouvement à la fois international, populaire et intellectuellement charpenté, un mouvement qui rapprochait les paysans-sans-terre et les universitaires, les syndicalistes et les associations écolos, les entrepreneurs responsables et nombre d’élus politiques, commençait à faire force, remettant profondément en cause l’ordre obsessionnel-consumériste ? Te souviens-tu de ce mouvement qu’on disait «altermondialiste», qui ne craignait pas les enracinements ni la diversité, assumait la dimension locale des cultures et de l’économie, ce mouvement qui ne redoutait pas de dire «les peuples» ?

Certes, contrairement à certaines allégations, même à ce moment là, les géants économiques n’ont pas eu peur. Ils ont fait un peu la gueule, cédé sur suffisamment de points pour que des dizaines de millions de personnes sortent de la grande pauvreté ; ils ont composé avec les élans populaires qui ont fait basculer la quasi intégralité du continent latino-américain vers des politiques redistributrices. Mais *en même temps*, ils établissaient les stratégies qui leur permettaient de garder la réalité du pouvoir. En même temps aussi, parce qu’ils savent faire ça avec virtuosité, ils ont orchestré toute une série de peurs pour réprimer méticuleusement et cruellement, presque toujours au nom de «l’ordre républicain». Ils ont cassé les plus belles énergies en instrumentalisant les images de «violents black blocks» (tu sais, ces vilains qui sont aux forces de l'ordre ce que les mômes palestiniens avec leurs lance-pierres sont à l’armée israélienne). Ils ont continué de gouverner avec une tactique aussi éprouvée qu’efficace la *diversion*, les divertissements, la désignation de boucs-émissaires, et l’idolâtrie du régime consumériste dominant. Ils ont flatté les appétits des classes moyennes émergentes tout en leur vantant les systèmes d’alarme.

Et toi, mon peuple de France, tu as suivi cette logique de répression. Tu as marché sur ces pas. Sur ces «pas possible». Sur ces «que voulez vous que je fasse à part faire monter le PIB ?!». Sur ces «vite vite vite délocalisons», sur ces «travaillons plus tard sinon il n’y aura plus de retraite». Sur ces peurs obsessionnelles de l’ennui qui bizarrement construisent, jour après jour, un mélange de gavage et de lassitude généralisée. Attention, mon vieux peuple, comme tu vois, je ne te considère surtout pas comme une gentille force victime ... ni d’ailleurs comme un grand méchant coupable, encore moins comme une fragilité indépassable. Je suis de parti pris et je t’aime quand tu es responsable... pas tout le temps, bien sûr, trop «responsable» serait épouvantablement inhumain. Mais quand même, je t’aime quand tu gagnes en lucidité, quand tu troques ta mémoire de poisson rouge contre des moments de conscience historique de ce qu’il se passe en profondeur, quand tu en fais des choix sociaux c’est à dire quand tu forges de vrais moments d’intelligence collective. Autrement dit à chaque fois que tu fais le contraire absolu des lynchages qui répondent à la peur qui ruisselle parfois dans tes veines. Je t’aime quand tu élis des gens qui vont abolir la peine de mort. Je t’aime quand j’entends une femme charcutière utiliser l’expression «c’est un doux euphémisme» et casser au moins deux clichés d’un coup, exerçant un métier qui serait réservé à des hommes présumés brutaux et sans esprit. Je t’aimerai de nouveau quand tu auras offert l’asile politique à Julian Assange et que tu auras cessé de regarder ailleurs quand un des héros contemporains de la vérité est sauvagement empêché par l’internationale de la peur et de l’hypocrisie. A bientôt mon vieux peuple, j’ai encore 2 ou 3 choses à te dire, *(à suivre)*

*Paru dans https://blogs.mediapart.fr/vincent-glenn/blog*

Les trouvailles d’Agnès Bihl

*Glanées sur le net par* ***Agnès Bihl***



Le Meilleur des iMondes

*Par Jacques-Robert Simon*

**3. Le virus qui tue**

Donald Bokanovsky traversa la petite place qui servait traditionnellement aux quelques protestataires qui n’avaient pas encore été neutralisés, juste pour pouvoir alimenter les informations des chaînes d’information en continu, juste pour que les touristes puissent faire des photos. «Nous ne laisserons pas les jean foutre ruiner notre pays, spolier nos enfants, salir la terre de nos ancêtres ! Réveillez vous ! Ne laissez pas les malfaisants nous enfoncer dans la boue. Nous lutterons pour sauver nos forêts, nos bosquets, nos arbres, notre climat, la pureté de l’air, des sols, de la mer, de l’eau douce, calme, affectueuse, rêche, caustique, décapante !»  
Donald scruta les quelques dizaines de manifestants, aucun n’était belliqueux, il n’était pas nécessaire de commander l’épandage de dopamine par les fontaines Wallace récemment installées par la municipalité à cet emplacement. Les méthodes chimiques avaient encore du bon et étaient encore quelquefois utilisées ne serait-ce que pour ne pas perdre le savoir-faire.  
Pourtant un problème écologique se posait vraiment, ils n’avaient pas complètement tort. Le problème de surpopulation était important surtout en Afrique d’autant que le coït était le seul loisir pas trop dispendieux qui leur était encore autorisé et que la promotion de l’homosexualité n’avait atteint que très partiellement ses objectifs. Alors on truande ! 9 milliards, 10 milliards de terriens, c’était impossible à gérer si chacun voulait son petit pavillon de banlieue, son petit resto de temps en temps au ‘Petit Futé’ voire au ‘Michelin’, son petit 4x4 urbain, ses petites vacances à Grandville, sa petite croisière sur un grand paquebot… pour les plus modestes. Il fallait trouver une solution, la solution.

Le deal que les pays nantis proposèrent, fut, dans un premier temps : vous vous intégrez, vous vous assimilez, vous devenez comme nous et vous arrêtez de faire des chiards à longueur d’année, 1,8 c’est bien comme indice de fécondité, si vous frôlez le 2 enfants par femme on vasectomise les uns, on ligature les trompes des autres et Basta ! Non, je plaisante ! C’est vrai qu’on l’a fait mais on ne disait rien à personne : faut pas choquer, faut pas émouvoir, on a les Droits de l’Homme à respecter nous, c’est pas comme les bolcheviques, même si plus aucune trace de communistes ne pouvait plus être trouvé. On avait conservé le mot pour faire peur aux rombières. Eh bien ça n’a pas marché. Les peuples ont un mal fou à raisonner sur le long terme surtout lorsqu’on leur dit d’être raisonnable aujourd’hui pour se priver davantage demain. Une grande proportion de rebelles préférait s’adonner aux joies de la chair plutôt que de regarder la télévision, le télécran, leur Smartphone, la réalité virtuelle. D’où une pelletée de chiards à ne plus savoir qu’en foutre… Calme-toi, Donald, tu t’énerves, tu deviens grossier.

Colin Gowell c’est un faux doux. Il vous sourit, il est aimable, mais il vous nique grave dès que vous avez le dos tourné. Il a été sélectionné pour sa couleur, pour qu’on ne se méfie pas, vu ce que ses frelots en ont chié un max à cause des pinsons. Je les appelle les pinsons parce que ‘blancs’ ça donne un arrière goût de Louisiane, c’est ringard. Colin c’est lui qui avait le plus d’idées parmi les Big chiefs. Ce matin là il était gai comme un pinson justement, c’était pas vraiment bon signe, la dernière fois qu’on l’avait vu comme ça il avait voulu bombarder l’Ouzbékistan. Heureusement les militaires n’avaient pas réussi à trouver le pays pour programmer les missiles, faut dire qu’elles n’étaient pas toutes jeunes les cartes. Finalement, rien ne se fit, Ouzbékistan avait accepté d’installer des ‘McDonalds’ dans le cadre d’une concurrence libre et non faussée attestée par l’Organisation Mondiale du Commerce (OMC).   
Un autre matin où il n’était pas beurré, ce qui arrivait quand même très souvent, il nous montra une petite fiole, contenant quelques centimètres cube d’un liquide jaunâtre, et il nous dit : «Je vais montrer ça à l’ONU, ça va être une bombe, ils veulent nous exterminer ces salauds». Un sous-lieutenant des services de renseignement lui dit qu’il devrait retirer l’étiquette Woolmart qui était collée au dessous pour faire sérieux. «Pas grave !» rétorqua-t-il. «C’est juste pour la télé, y verront rien !» Et il nous expliqua que les CCM avaient à disposition une arme de destruction massive. « Que sont les CCM » lui demanda-t-on ? «Communistes, Chinois, Musulmans» nous dit-il ! On lui fit observer que les chinois n’étaient pas majoritairement musulmans et qu’au contraire les dirigeants chinois faisaient tout pour les contenir, les rééduquer, les intégrer, les assimiler, les faire disparaître. Colin fut quelque peu désappointé mais rétorqua que lui cherchait des solutions globales et que les détails pouvaient être réglés par les services techniques. «Donc, on dit que les CCM ont des armes de destruction massive et on les extermine préventivement, pour leur bien, pour qu’ils ne tournent pas mal.» À titre d’exemple, il fit bombarder l’Irak pour montrer comment on traite les barbares. Tout le monde s’esclaffa : la civilisation sumérienne date du IIIe millénaire av. J.‑C., ils ont découvert la fabrication du cuivre, la roue, le système de numération sexagesimal (base 60), l’écriture cunéiforme, ils ont fabriqué des armes (lances, épées…). Il nous répondit : «Peut-être ! Mais depuis ils patinent un peu.»

Déçu, marri de voir ses efforts mal compris par ses collègues, il ne continua pas les bombardements. Bien sûr faire quelques centaines de milliers de morts ne fut pas complétement négatif à ses yeux, mais Colin se rendait bien compte que l’on était loin de la solution finale.

Donald Bokanovsky tout à ses pensées continua d’errer à travers les rues de Paris qu’il connaissait si bien. Sur le Pont Neuf, il se surprit à se parler à lui-même : «J’aurais pas dû lui raconter autant de conneries à Bill Portes, il m’a cru, il a eu l’air de me croire, mais des virus sensibles aux ultrasons je n’en ai pas, je sais à peine ce que sont les ultra-sons… je suis dans la mouise.» Colin a raison, nos ennemis ce sont les CCM, ce n’est pas gagné car enflés par leurs forces de l’esprit, ni les communistes, ni les chinois, ni les musulmans ne sont faciles à atteindre. Il passa quelques instants plus tard devant le Collège de France et se rappela qu’il avait suivi une conférence concernant les virus du SRAS (Syndrome Respiratoire Aigu Sévère) ; un type de l’Institut Pasteur croyait-il se souvenir. Il avait été sidéré. D’après ce qu’il avait compris, les virus ne sont pas des choses vraiment vivantes, c’est juste un bout d’ADN ou d’ARN avec quelques protéines. Les virus ne peuvent pas utiliser une quelconque énergie, ils ne peuvent pas se multiplier. Ils s’attachent à une cellule et ils entrent dans celle-ci pour libérer leur matériel génétique à l’intérieur. Les protéines virales nécessaires à la réplication du virus sont alors synthétisées. Ce n’était pas très loin, il se dirigea vers l’Institut Pasteur. «Professeur Simon Bouvard, s’il vous plaît». Simon était un type sympa pour un Professeur d’épidémiologie, toujours plus ou moins rigolard, il me regarda pensif lorsque je lui parlai de mes (futurs) virus activables par des ultra-sons. «T’es sérieux ? Tu te fous de moi ?» Il m’expliqua alors que l’utilisation guerrière des virus ou des bacilles existait depuis presque toujours, la distribution de couvertures imprégnées de miasmes mortels lors de la conquête de l’Amérique du nord fait maintenant partie des ‘classiques’ en épidémiologie. Il m’expliqua encore que je négligeais par trop les aspects psychologiques d’une campagne d’extermination : il n’est pas suffisant de gagner, il faut apparaître comme étant le justicier, le bon, pas la brute, pas le truand. Le massacre des indiens sans les westerns d’Hollywood ne serait pas passé auprès des foules.

«Que devrais-je faire alors ?» La grippe se répand en automne ou en hiver. Il te faut un animal ‘réservoir’ infecté par le virus de ton choix et qui va prospérer et muter au sein de son hôte, il se propagera ensuite au sein de la population animale. Une mutation naturelle peut permettre sa transmission à l’Homme, mais on peut faire en sorte de rendre le virus actif par des moyens chimiques. Dans un premier temps, tu ne fais apparaître qu’un virus relativement bénin pour l’espèce humaine : un taux de mortalité de 0,5 à 1% chez les sujets fragiles, suffit largement. Mais, dans le même temps, tu soulignes l’incurie des autorités sanitaires chinoises pour éviter la propagation de la maladie : les animaux réservoirs ne sont pas abattus avec suffisamment de promptitude, l’isolement des malades est défaillant, la distribution de masques respiratoires insuffisante. C’est ce que la presse de l’OCDE doit affirmer, que ce soit vrai ou faux, la guerre, c’est la guerre. Ensuite on attend un peu, puis rebelote, nouvelle épidémie, cette fois les précautions sont maximales les chinois ayant été échaudés la fois précédente. Lorsqu’une ville d’une dizaine de millions d’habitants est complétement isolée, on lâche le troisième virus, le virus tueur, un taux de mortalité digne de Ebola, 70%... L’OMS est appelée à la rescousse, les pays occidentaux envoient des secours d’urgence, le Président américain affirme que malgré les différences d’appréciations politiques entre la Chine et les Etats-Unis, tout sera fait pour sauver des vies. Et vous attendez que les millions de morts s’entassent en entamant des discussions sur les échanges commerciaux et les Droits de l’Homme. Alors… «Les chinois l’ont dans le cul, je te dis… dans le cul, les autres aussi… je te dis… on les baise… on les nique !» «J’ai compris Simon, arrête de baver sur mon cartable, je sais ce que je dois faire.»

*(à suivre) Paru sur www.facebook.com/profile.php?id=100001446321637*

Pensées en passant

*Par José Barros. Traduit du portugais par João Silveirinho*

La bicyclette est la mort lente de la planète

Le PDG de l'Euro Exim Bank Ltd a fait réfléchir les économistes en disant : ′′Le cycliste est un désastre pour l'économie du pays ; il n'achète pas de voitures et n'emprunte pas d'argent pour les acheter. Il ne paie pas de polices d'assurance. N'achète pas de carburant, ne paye pas pour soumettre la voiture à l'entretien et à la réparation. N'utilise pas de stationnement payant. Ça ne provoque pas d'accident sérieux. Pas besoin de routes avec plusieurs pistes. Ça ne devient pas obèse. Les gens sains ne sont ni nécessaires ni utiles pour l'économie. Ils n'achètent pas de médicaments. Ils n'iront pas dans les hôpitaux ou les médecins. Ils n'ajoutent rien au PIB du pays". Ça vaut la peine d'y penser.

PS : la marche est encore pire : les pédestres n'achètent même pas de vélo. Pensez-y...

Ceci, ce n’est pas ce qui paraît

Hier, il y a eu de nouvelles manifestations dans les rues des villes de France et on nous dit que ce sont des manifestations contre la vaccination. Ce doit être au moins la troisième manifestation et dans chacune d'entre elles, le nombre de manifestants dépasse les 100 100 dont celle d'hier est l'une des plus grandes ! Cent vingt ou cent cinquante mille, dit-on. À la rigueur, elle aurait dépassé les 200.000 ! Ce n'est pas ce qu'on dirait !

Certains nous disent que oui ce sont des manifestations contre la vaccination et d'autres nous disent non mais que c'est contre ce truc d’′′obliger ′′ les gens au vaccin contre leur volonté parce que cela va contre les libertés individuelles ! Les libertés individuelles, ce sont des choses de la CGT, ont dit des commentateurs de pacotille ! Moi qui commente aussi, je ne sais même pas si la CGT marchait ! Ceux que j'ai vu là-bas, ça oui parce qu'ils ont été interrogés à la télévision, c'étaient deux ou trois politiciens de l'extrême droite qui n'ont pas une grande renommée pour la défense des droits individuels et surtout des libertés. Ce n'est pas ce qu'on dirait ! Comme je dis ! Mais ce n'est pas ce qu'il paraît non plus ! Parce qu'il semble que la loi que le gouvernement veut faire passer pour obliger même les citoyens au vaccin dit qu'elle va dans le sens des libertés individuelles ! Soit nous avons déjà perdu le sens des mots, soit ce n'est pas ce que nous croyons !

C'est vrai que déjà au temps de la femme de César, épouse que je n'ai jamais rencontrée parce que ça fait plus de deux millénaires, on dirait que les Romains disaient déjà quelque chose de très similaire. Ils disaient qu’il ne suffisait pas que la femme de César paraîsse sérieuse mais qu'il fallait qu’elle le soit ! Dans la rigueur de la phrase, ils auraient dit :′′ Il ne suffit pas à la femme de César d'être honnête, elle doit paraître honnête". Ce n'est pas vraiment ce que ça a l'air!

Bonus : Présidentielle : zut, il va nous remettre ça !

*Glané sur le net par Benoist Magnat*



Bonus : So stupid !

*Glané sur le net par Benoist Magnat*



Bonus : Amour et travail

*Glané sur le net par Benoist Magnat*



La Gauche Cactus est éditée par

l’association « Le cactus Républicain »

**Responsable de la publication**: Jean-Luc Gonneau

**Rédaction en chef** : João Silveirinho

**Éditorialistes**: Sylvain Ethiré, Jacques-Robert Simon, **Conception**: Jean-Christophe Frachet, Jancry **Humeurs** : Mick et Paule, **Grande Reportère**: Florence Bray.

**Adresse et abonnement** : Le Cactus Républicain - *J.L. Gonneau* 31, rue de la Courneuve, Bat.B1 93300 Aubervilliers **Courriel :** redaction@la-gauche-cactus.fr

*Les manuscrits, pédiscrits, buccoscrits, tapuscrits, électroscrits etc. reçus, publiés ou non, ne sont ni rendus ni échangés. On vous aura prévenus.*

Consultez notre site

[www.la-gauche-cactus.org](http://www.la-gauche-cactus.org/SPIP)

Des textes, des idées, tous les numéros de la Banquise et de la Gauche Cactus…et de l’humour en plus !